

portant le découragement parmi les Mexicains, ranimant l'enthousiasme des troupes françaises, dont le moral, d'ailleurs, n'avait souffert aucune atteinte. Ces troupes attendaient fières, résolues, que la France s'émût de leur sort et vînt à leur aide ; et si l'on tient compte de la distance qui les séparait de cette France, si l'on met dans la balance, d'une part, les souffrances endurées, de l'autre, les modestes distractions qu'il leur était donné de goûter et qui se réduisaient en somme, pour les privilégiés, à la musique entendue chaque jour sur la place et au théâtre de l'armée qui allumait sa rampe une fois par semaine, personne ne marchandera son admiration à ces hommes qui toujours avaient su voir la France là où flottait son drapeau.

## CHAPITRE XIV

### LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE A ORIZABA.

Il y a deux remèdes souverains, en campagne, pour les blessés et les malades ; ils combattent victorieusement la nostalgie, le découragement, et relèvent le moral de l'être qui souffre : ce sont la musique et le théâtre. Ces remèdes ne font pas partie du domaine scientifique de la médecine, et le chirurgien militaire ne peut que les recommander ; c'est au général qu'il appartient de les employer, de les multiplier, quand il le peut ; — et s'il a pour ses soldats la sollicitude paternelle qu'il leur doit, il ne faillira jamais à ce devoir. Il y trouvera d'ailleurs un double profit, puisque, en accomplissant une bonne action, il assurera et hâtera la guérison de malades qui, demain, redeviendront des combattants.

Ainsi pensait le général de Lorencez ; et chaque jour, dans l'après-midi, à l'heure où la température était la plus clémente pour les malades, il faisait jouer l'excellente musique du

99<sup>e</sup>, la seule, avec la fanfare des zouaves, que le corps expéditionnaire possédât.

Cette musique se réunissait entre quatre et six heures sur la place d'Orizaba, tout près d'un petit pont blotti sous le feuillage de deux hêtres géants, dont les rameaux ombrageaient une partie de la place, et sous lequel un gros ruisseau courait en chantant. C'est là que soixante charmeurs, sans le savoir, sous l'habile direction de leur chef, M. Bosel, faisaient entendre, deux heures durant, aux officiers et aux soldats groupés autour d'eux, le répertoire d'airs connus et aimés, — trait d'union mystérieux et puissant entre ces exilés du devoir jetés sur la terre mexicaine et le souvenir des années écoulées là-bas, là-bas, bien loin au delà des mers, sur le sol béni de la France; — c'est là que, blessés ou malades en état de sortir, nous nous faisons transporter, ou bien nous accourions de toute la vitesse de nos jambes vacillantes, — au bras d'un camarade, — pour boire à longs traits le charme de la mélodie et pour nous sentir revivre, le regard perdu dans le bleu profond du ciel, l'âme toute à nos souvenirs et à nos espérances.

Avec quelle joie peinte sur leurs visages amaigris ils arrivaient au rendez-vous, ces pauvres éprouvés! Quelle expression de béatitude dans leurs regards pendant les heures que durait cette

exquise récréation; et quel n'était pas leur désappointement, quand il fallait se retirer! Mais on pensait que le lendemain serait encore fête, et le sourire reparaisait sur les lèvres. La souffrance avait fait provision d'espoir : or, espérer, c'est vivre; parfois... c'est guérir.

Ah! ceux qui parlent de supprimer la musique dans les régiments n'en ont jamais éprouvé l'ivresse dans de pareils moments; jamais il ne leur a été donné d'assister à ce spectacle touchant. Il est, à notre avis, dans sa simplicité, la condamnation la plus éloquente des théoriciens qui déclarent la musique inutile, et prétendent transformer les cornets à pistons en fusils Lebel. Ce n'est pas, certes, que dix à vingt mille fusils de plus soient à dédaigner; mais au nombre d'hommes on peut jusqu'à un certain point suppléer par d'habiles dispositions, ou par un armement supérieur à celui de la nation qu'on est appelé à combattre; tandis que si l'on supprime les musiques, on ne les remplace par rien. La musique, en effet, représente la gaieté, « cette divine compagne de l'homme », dans les jours de tristesse; le moral, dans les heures d'abattement; elle représente une force d'un ordre supérieur qui, elle aussi, concourt puissamment à la victoire.

Le théâtre a également une action des plus

heureuses sur le moral du soldat; et cette vérité a été si bien démontrée, elle est si incontestable que nous avons vu des colonels, dans les régiments desquels la comédie est en honneur, emporter dans une expédition lointaine, — comme les zouaves, en Crimée, — leurs costumes et quelques-uns de leurs accessoires les moins encombrants.

Ces chefs de corps estimaient que deux ou trois cantines d'effets de théâtre valaient bien une caisse de médicaments, et cette appréciation avait certainement sa logique.

A Orizaba, dans la situation précaire où nous nous trouvions, et dont personne ne pouvait limiter la durée, la création d'un théâtre s'imposait. Aussi la comédie fut-elle organisée, — dès que l'armée mexicaine eut levé le siège de la ville, — dans le local même du théâtre, mais avec un personnel et des acteurs de *vocation*, choisis dans les différents régiments, et dont quelques-uns avaient la spécialité des rôles de femme.

Le 10 août, il y avait répétition générale au théâtre d'Orizaba; — on venait de jouer la *Permission de dix heures*, et l'on répétait avec conscience *Michel et Christine*. On en était à la scène où le soldat Stanislas renonce à Chris-

tine : il sait que la jeune fille aime Michel, dont elle est aimée, et ne songeant plus, dès lors, qu'au bonheur des jeunes gens, il couronne son acte d'abnégation en leur offrant un portefeuille renfermant 6,000 francs que son colonel lui a donné sur le champ de bataille, avant de mourir. Le brave Stanislas venait à peine de chanter, avec un certain sentiment de la situation, le couplet devenu légendaire :

Du haut du ciel, ta demeure dernière,  
Mon colonel, tu dois être content,

quand, du fond du théâtre, le lieutenant B... prononça d'une voix forte ces mots : « Aux armes, les enfants! nous sommes attaqués! »

Cet ordre retentit comme un appel de clairon. Un vieux sergent tenant l'emploi de régisseur en même temps que celui de souffleur, et tout pénétré de l'importance de ses fonctions, tressauta sur sa chaise comme un homme arraché brusquement à une douce rêverie; les acteurs en scène se turent subitement, l'oreille aux écoutes; ceux de la *Permission de dix heures*, incomplètement déshabillés, accoururent effarés : madame Jobin, en pantalon de zouave, corsage et bonnet bleus; Nicole, en jupon, bonnet rose et chemise de trouppier; enfin, Laroze et Lanterne, dans un costume

moitié garde-française, moitié soldat de ligne. C'était vraiment un curieux spectacle! Alors on entendit de nouveau la voix de l'officier : « Vite à vos armes! on se bat aux avant-postes! »

Cette fois, plus de doute, plus d'hésitations; actrices et acteurs se précipitèrent dans les coulisses, regagnèrent leurs loges et quittèrent rapidement robes, jupons, bonnets, costumes d'emprunt pour rentrer dans leurs uniformes. — Peu d'instant après zouaves, chasseurs à pied, soldats de la ligne, du train des équipages, chasseurs d'Afrique, la troupe des artistes au complet se trouvait réunie devant la rampe. Puis chaque soldat de répondre à l'appel et de se hâter de rejoindre sa compagnie ou son peloton.

Pendant ce temps la fusillade crépitait aux avant-postes. L'ennemi qui s'était montré en force avait été si rudement reçu par les zouaves qu'il n'avait pas osé accentuer son mouvement. Après trois heures d'un vif engagement, il se décida à battre en retraite, puis il disparut. C'était un coup manqué : les Mexicains avaient cru nous surprendre, mais ils nous avaient trouvés sur nos gardes, et avaient chèrement payé leur audace.

Le soir de cette alerte, la petite troupe du théâtre reprenait possession de la scène comme si rien ne s'était passé. Les *artistes-soldats*

étaient revenus sains et saufs; seul *Stanislas*, de la pièce de *Michel et Christine*, avait reçu au mollet une légère éraflure. Mais *il s'en moquait bien, ce n'était pas cette bagatelle qui pouvait l'empêcher de jouer!* et, dans la crainte qu'on ne lui retirât son rôle, il alla supplier son lieutenant « *de ne pas lui infliger cette humiliation* ». La demande du jeune soldat fut d'autant mieux accueillie que sa blessure était insignifiante, qu'il eût été impossible de confier son rôle à un autre acteur ou de faire jouer une autre pièce, et que cela eût été cruel d'empêcher l'heureux *Stanislas*, — au personnage duquel une balle allait donner, si à-propos, une crânerie et un intérêt exceptionnels, — de cueillir un laurier de théâtre que sa bonne fortune lui avait réservé. Aucun changement ne fut donc apporté au programme, ni au jour de la représentation fixée au lendemain, 11 août.

En ville on attendait cette représentation avec plus d'impatience que jamais, car l'incident avait fait un certain bruit, et l'on était pressé de revoir et d'applaudir ces braves soldats qui avaient passé, dans la même après-midi et avec le même entrain, de la comédie au combat. De leur côté, les acteurs étaient sous l'empire d'une certaine surexcitation; ils vibraient en quelque sorte à l'unisson des spectateurs; on sentait entre la scène et la salle

comme un courant sympathique de bon augure.

L'heure venue, la toile se leva sur le joli décor de la *Permission de dix heures*, cette spirituelle comédie de Mélesville et Carmouche. On sait que le théâtre représente une campagne garnie de champs de blé, avec pavillon et tonnelle de verdure au premier plan; c'est au milieu des sentiers courant à travers les bandes de blé que Laroze, le garde-française, entraîne et subjugué madame Jobin, la belle passémentière. Ces champs de blé étaient donc indispensables à la pièce; mais comme ils manquaient au magasin du théâtre, on avait dû les remplacer par des bandes naturelles de blé de Turquie coupées, disposées, assujetties dans la journée même, et dont les larges feuilles jaunies au soleil faisaient le plus joli effet sous le feu de la rampe. Pendant le lever du rideau il se produisit un courant d'air qui fit frissonner le haut des feuilles et courir un murmure de surprise et d'admiration dans la salle. C'était le premier succès; il était tout pour le décor : celui des acteurs ne se fit pas attendre, et la *Permission de dix heures* fut une longue heure de rires et de bravos. *La Durand*, c'est ainsi qu'on nommait au corps expéditionnaire le jeune caporal de zouaves Durand<sup>1</sup>, joli garçon

<sup>1</sup> Durand ne maniait pas bien que l'éventail; sept mois plus

qui remplissait les rôles de femme à faire illusion, eut dans le rôle de madame Jobin un succès étourdissant. On rappela la belle passémentière, on l'applaudit, on lui lança même des bouquets! pour un peu on se serait cru au théâtre du Palais-Royal!... Ne fallait-il pas rire de temps à autre? Une fois tous les huit jours, ce n'était vraiment pas trop.

Mais le clou de la soirée était la pièce de *Michel et Christine*. Tout le monde dans la salle, civils et militaires, savait gré à l'acteur qui avait été blessé d'affronter la rampe malgré la douleur qu'il devait ressentir, et on l'attendait pour lui faire fête.

Le rideau se lève, on entend une marche de régiment, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne, le sac au dos et le fusil sur l'épaule. Le brave garçon ne va pas mal, mais il souffre de sa blessure, et, sans boiter précisément, *il louche un peu d'une jambe*, tout comme le Strambe de Musset. Alors les « Bravo, Stanislas! bravo! » éclatent de toutes parts; c'est un feu roulant de mains qui applaudissent, de pieds qui tréignent et de sabres qui heurtent sans relâche le plancher. Stanislas s'avance, cramoisi d'émotion, il salue : les bravos redoublent, et pendant cinq

tard, au siège de Puebla, il était blessé et obtenait la Médaille militaire.

minutes, ce sont des salves non interrompues. Enfin, le tumulte s'apaise, et la pièce se déroule brillamment jusqu'à la dernière scène. Mais quand Stanislas reprend son sac et son fusil, et qu'au son de la marche du régiment, il s'écrie : « *Entendez-vous? le devoir m'appelle!* » il est l'objet d'une nouvelle ovation. Ce bon petit troupiers n'avait jamais rêvé pareil triomphe. C'était un acteur consciencieux, vrai, rien de plus : une balle avait fait de lui le héros d'une soirée.

Tout compte fait, ces artistes méritaient bien la sympathie qu'on leur témoignait, car le théâtre d'Orizaba n'était pas précisément une sinécure, et si les acteurs se trouvaient exempts des corvées que leurs camarades présents au corps avaient à supporter, par contre ils étaient soumis à un autre genre de labeur qui avait aussi ses difficultés et ses fatigues. Ainsi, on jouait tous les dimanches; — et, par soirée, on représentait deux pièces, quelquefois trois, coupées d'intermèdes comiques. Bien que l'affiche annonçât toujours une pièce déjà donnée, il en restait néanmoins une à apprendre, et pour la bien savoir et la jouer à peu près convenablement en huit jours, il fallait que nos troupiers, — dont ce n'était pas précisément le métier, — se donnassent du mal.

Ils étaient d'ailleurs grandement récompensés

par la reconnaissance que leur témoignait chaque huitaine une salle toujours comble. Il est difficile, en effet, de se faire une idée de la gaieté répandue le dimanche soir dans cette salle de spectacle d'Orizaba, et des souvenirs que chaque représentation laissait après elle. Les compagnies dont c'était le tour de théâtre et auxquelles la galerie supérieure était réservée, devenaient pendant la semaine autant de modèles de discipline; et celles qui en revenaient ne tarissaient pas de raconter aux camarades les pièces jouées, de répéter les bons mots et de fredonner les airs connus.

Quant aux officiers, ils n'avaient garde de manquer cette occasion de se retrouver tous réunis dans cette atmosphère de gaieté, de rire et d'esprit français. Les distractions étaient si rares à Orizaba, qu'en dehors d'un thé offert de temps à autre par un de nos camarades qui en profitait pour nous lire une pièce nouvelle, on était réduit à regarder à l'horizon de la semaine, où le dimanche apparaissait comme une riante promesse. Et il tenait ce qu'il promettait, ce dimanche, car cette petite salle, très-simple d'ailleurs, mais bien éclairée, avec ses premières loges occupées par les familles mexicaines ou étrangères, et tout le parterre resplendissant d'uniformes, était un vrai régal pour les yeux, et les pièces qu'on y venait entendre, sans être toujours de premier choix,